Conférence pastorale

« De l'accueil de la demande à l'annonce du salut ».

Merci beaucoup de cette invitation qui m'a permis de découvrir le rituel « protection, délivrance, guérison ». La conférence qui m'était demandée est une conférence « pastorale », autant dire que devant vous qui êtes en situation tout le temps, ma petite expérience se limite au pèlerinage du Rosaire et aux questions / attentes des personnes que j'entends dans telle ou telle conférence ou accompagnement. C'est donc depuis une place « naïve » que je vais me situer.

Le frère Olivier de saint Martin, directeur du pèlerinage du Rosaire (et désormais provincial de Toulouse) a fait l'an passé (Rosaire 2017) un sondage auprès des pèlerins, et a découvert avec une certaine stupéfaction que 40 % des pèlerins du Rosaire venaient pour « renouer avec l'Église ». À ce même pèlerinage du Rosaire, auquel je participe depuis mon noviciat en 1994, nous avons une permanence d'écoute dans quatre Algeco que nous louons, et une équipe de laïcs, frères et sœurs, d'âges et de provenance diverses reçoit les personnes qui veulent parler de leur vie. Les Algeco ne déremplissent pas.

1. Écouter la plainte

Un peu comme en médecine, le plus difficile, c'est d'**écouter la plainte**. On dit souvent que les médecins généralistes n'écoutent pas au delà de 40 secondes la plainte de leur patient (je ne sais plus le chiffre exact, mais c'est dérisoire). *A contrario*, un de mes amis exorciste écoute une heure les gens sans rien dire avant de décider de ce qu'il fera… Il ne pourra pas y avoir une quelconque annonce du salut sans le temps passé à écouter la plainte. Car cette écoute est déjà le salut.

Il s'agit d'écouter vraiment. Sans savoir ce que l'on va dire. Sans savoir où cela nous emmène. Sans chercher à donner des réponses, ou des conseils d'emblée. Écouter comme on se perd. Se perdre avec les gens perdus. Pleurer avec ceux qui pleurent et rendre grâce avec ceux qui sont dans la joie. Cette attitude « je ne sais pas » est une grâce à demander au Seigneur. C'est l'essence même du chemin mystique qu'emprunte par exemple maître Eckhart, et c'est un chemin praticable par chacun.

A une époque où l'on assigne des profils à chacun, où l'on compte, où l'on arraisonne dans telle rubrique, dans tel facteur de risque, se tenir devant un autre comme on se tient devant Dieu dans une posture de réceptivité et d'inconnaissance, c'est je crois la première des choses à creuser, à méditer, à demander à Dieu.

> Délaisse tout lieu, tout temps, ainsi que toute image ! Avance sans chemin, par-delà la porte étroite, et tends jusqu'aux confins du désert[1].

[1] Maître ECKHART, « Le grain de senevé », trad. Rémy VALLEJO. *Maître Eckhart, Je ne sais pas,* Paris, Cerf, 2018, p. 32.

2. Les demandes de protections

Les demandes de protection évoquent un danger, une angoisse, une insécurité. Vous savez la différence clinique entre l'angoisse et la peur : l'angoisse est une peur sans objet. Beaucoup de nos contemporains vivent d'angoisse, car nous n'avons plus d'absolu commun, de système explicatif du monde commun. Ne soyons pas dans la nostalgie. Cela vient de loin : Pascal lui-même, devant les univers qui se dévoilaient derrière des lunettes astronomiques écrivaient : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie ». C'est sans doute à l'époque de Galilée que nous avons perdu le monde rassurant des astres bien organisés en cosmos. Et c'est aujourd'hui que cet effroi prend toute sa mesure.

Cette insécurité est la condition humaine dans son essence, et c'est cela que le Christ a choisi de vivre. En naissant en voyage, dans une arrière-cour de ferme, Jésus Christ annonce que c'est bien cette condition humaine fragile et vulnérable qu'il a choisit d'habiter. C'est une condition d'errance, car il nous arrive à tous d'être un jour comme exilés de notre propre existence, du fait de la maladie, du vieillissement, de l'épreuve, ou plus ordinairement de notre propre médiocrité.

Alors que toutes les gnoses dénoncent cette condition humaine non satisfaisante, le Christ au contraire vient la soulever du dedans pour signifier à la face du monde que la création dans son entièreté et l'homme au milieu est la joie de ses yeux.

Nous témoignerons du salut en aimant ce monde et ce temps. Nous témoignerons du salut en annonçant que le Christ emmène avec lui toute la condition humaine vulnérable dans le Royaume de Dieu. La figure à méditer ici est peut-être à la fois celle de la crèche et de l'ascension. La crèche, car c'est bien dans nos vies telles qu'elles sont qu'il nait aujourd'hui. Et l'Ascension, car c'est bien nos vies telles qu'elles sont qu'il emmène avec lui dans sa victoire.

Alors que les demandes de protection centrent celui qui en fait la demande sur lui-même, peut-être faut-il l'inviter avec beaucoup de douceur à entrer dans le mouvement de Jésus qui au contraire se décentre, se vide de lui-même pour rejoindre l'autre, vulnérable. Ce faisant, le Christ nous enveloppe dans le mouvement de son offrande et nous soulève, nous décolle de nos pesanteurs. Maître Eckhart appelle cela « l'extase » : il ne s'agit pas de lévitation, mais de sortie de soi, de déprivatisation de la vie spirituelle.

Il me semble que ce qu'il dit pourrait heureusement être décliné auprès d'un grand nombre des personnes qui viennent à nous : la véritable protection que nous offre le Christ, c'est que rien de nos vies ne lui est indifférent au point que tout ce que nous arrive l'affecte d'abord lui, avant de nous affecter nous.

> L'homme qui serait si complètement sorti de lui-même et de tout ce qui est sien serait, en vérité, totalement fixé en Dieu : si on voulait le toucher, il faudrait d'abord toucher Dieu. Car il est absolument en Dieu et Dieu l'enveloppe tout comme mon capuchon entoure ma tête, et quiconque voudrait m'attraper devrait d'abord toucher mon vêtement. […] Si grande que soit une souffrance, du moment qu'elle passe par Dieu, c'est Dieu qui la supporte le premier.
> En vérité, plus nous sommes nous, moins nous sommes nous. Un homme qui serait sorti de lui-même ne pourrait jamais perdre Dieu ni se sentir séparé de lui, quoi qu'il fasse. S'il arrivait néanmoins à cet homme d'avoir une défaillance ou de pécher en paroles ou de commettre une faute quelconque, c'est Dieu, puisque dès le début il a pris part à l'action, qui nécessairement prendrait sur lui le dommage. Quant à toi, garde-toi bien pour autant de laisser ta tâche ! »[2].

[2] Maître Eckhart, *Traités et sermons,* « Entretiens spirituels XI », trad. A. de Libéra, GF, p. 95-96.

3. Les demandes de délivrance

Les demandes de délivrance renvoient à quelque chose que nous connaissons tous : les esclavages qui nous enferment et nous pourrissent la vie. Parfois exprimés sous forme de relations néfastes ou de mauvaises influences, il s'agit bien souvent d'empêchements dans la manière de vivre avec les autres.

Là encore, les discours gnostiques pullulent : explications du monde dualistes en expliquant qui nous atteint vient du démon et de son combat avec Dieu ; ces explications sont d'ailleurs bien souvent soit culpabilisantes, soit déresponsabilisantes. Or, ce que dit l'évangile et à sa suite l'église, c'est que le mal est un mystère dont les explications sont toujours idolatres (souvenez vous de la réponse de Dieu à Job !).

Pour autant, il me semble que notre responsabilité est de délier ce qui est lié. Et souvent ce qui est lié l'est par la parole et sera délié par la parole. Les deux attitudes nécessaires sont je crois la vérité et la miséricorde. La parole de Dieu est un glaive à deux tranchants : son tranchant de vérité, c'est de nommer les choses par leur nom, « avec douceur et respect ». Son tranchant de miséricorde, c'est de séparer l'homme de ce qui le tue. Il s'agit d'annoncer la miséricorde, et puiser en nous, en notre vulnérabilité, en notre expérience vécue de la misère que Dieu rejoint, les mots qui aident à vivre et jamais ne jugent ni ne condamnent.

Il me semble que le plus urgent (dans ce que j'entends) c'est de déculpabiliser les gens de ce qui n'est pas le péché et de nommer le mal qu'ils subissent pour ce qu'il est. Je vais donner quelques exemples :

- Oui, vous avez le droit de ne pas pouvoir pardonner. C'est plus juste de dire « je ne peux pas pardonner » telle chose, que de faire semblant de le faire sans le faire vraiment. Mais désirer vous pardonner ? Il se peut que le désir, ou le désir du désir du pardon, c'est déjà le chemin du pardon.
- Non, la personne qui en regardant la photo d'un défunt dans la prière, peut vous dire si il est ou non au ciel, ne fait pas la vérité. C'est de la manipulation de quelque chose qui est très intime : votre foi, votre espérance, en prenant appui sur votre douleur. Cela ne peut pas venir de Dieu.
- Non, vous n'êtes pas coupable de l'accident de votre petit fils. Car Dieu n'est pas pervers.
- Oui, vous pouvez vous fâcher contre Dieu, crier vers Lui, car il peut tout entendre, tout supporter et tout porter. Il a d'ailleurs répondu aux amis de Job qui tentaient d'expliquer la maladie de Job ou de la justifier que seul Job avait bien parlé de Lui, Dieu. Seul celui qui revendique son innocence des malheurs qui l'accablent parle bien de Dieu.
- Non, ce n'est pas le péché qui intéresse Dieu, mais notre capacité à nous retourner vers Lui sans crainte, y compris lorsque nous sommes pécheurs. Tout déposer à ses pieds, y compris nos fautes ; seul compte l'orientation de notre regard, de notre vie : être tournés non sur nous-mêmes, mais vers lui. *Un certain discours qui ne parle que du péché nous détourne ne Dieu* !

La scène d'évangile que je trouve exemplaire est celle de Jean 8, la femme adultère et la fin de ce texte : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Mais va, et ne pèche plus ». Il s'agit d'inviter les gens à ne pas se juger eux-mêmes mais à déposer leurs vies devant Dieu. Si les pharisiens ne s'étaient pas jugés eux-mêmes en quittant la scène, ils auraient peut-être entendu pour eux mêmes ce « moi non plus je ne te condamne pas » que Jésus dit à la femme.

Nous ne pourrons rien annoncer de Jésus-Christ, tant que nous n'annonçons pas sa miséricorde, et n'encourageons pas les hommes et les femmes qui le cherchent à n'éprouver aucune crainte à exposer devant Dieu leur vie telle qu'elle est. Là encore Eckart nous aide : « Dieu est le Dieu du présent. Tel Il te trouve, tel Il te reçoit, tel Il te prend ; non point tel que tu fus, mais tel que tu es en ce moment[3] ».

> En vérité, le péché qu'on a commis cesse d'être péché dès lors qu'on s'en repent. […] Celui qui comprend bien Dieu ne devrait jamais perdre de vue cette pensée : dans son fidèle amour, Dieu a fait passer l'homme d'une vie de péché à une vie divine, d'ennemi, il l'a transformé en ami, - et c'est là une œuvre plus grande que la création d'un monde nouveau.
> Bien plus, celui qui se serait vraiment fixé dans la volonté de Dieu ne devrait pas vouloir que le péché où il est tombé n'ait pas été commis. Non point, certes, en tant que le péché était dirigé contre Dieu, mais parce que par le péché, tu es tenu à un plus grand amour et que tu t'es déjà abaissé et déjà humilié, par cela seul que tu as agi contre Dieu. […] Mais si l'homme se relève complètement du péché et s'en détourne entièrement, alors le Dieu fidèle fait comme si l'homme n'était jamais tombé dans le péché, pas un seul instant il ne songe à lui faire expier tous ses péchés ; égaleraient-ils en nombre ceux de toute l'humanité, jamais Dieu ne lui en tiendrait rigueur, jamais il ne cesserait de se montrer avec cet homme aussi intime qu'il l'a jamais été avec une créature. Pourvu qu'à cette heure il le trouve dans de bonnes dispositions, il ne fait plus attention à ce que cet homme fut dans le passé. Dieu est le Dieu du présent. Tel Il te trouve, tel Il te reçoit, tel Il te prend ; non point tel que tu fus, mais tel que tu es en ce moment[4].

La seule pénitence que donne Eckhart est de contempler le Christ.

4. Les demandes de guérison.

a. Qu'est-ce que guérir ?

En français, on dit du médecin qu'il guérit son patient, mais aussi du patient qu'il guérit. Il y a donc un sens transitif et un sens intransitif, mais ce qui est remarquable c'est que les deux sujets sont le médecin mais aussi le patient, le malade. Le malade est sujet de sa guérison, et l'expérience prouve qu'il l'est largement autant que tous les autres. La plupart des petites maladies que nous avons guérissent d'elles-mêmes. Dans ces cas, qui guérit ? La nature (le corps lui-même) ?) Dieu ?

Pourtant, guérir, c'est avant tout un phénomène qui ne va pas de soi. Faites l'expérience : combien de fois un médecin vous a dit un jour « vous êtes guéri » ! Cela va d'autant moins de soi si l'on s'en tient à la définition de la santé proposée par l'OMS : « *La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social qui ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* »[5].

Ainsi, de la santé comme absence de maladie, on est passé à la santé comme état de bien-être total. Du coup, on peut comprendre que l'on ait du mal à guérir. Car il s'agirait de pouvoir guérir non seulement de nos maladies, mais de toute forme d'épreuve, du malheur et même de la finitude, voire de la mort.

---

[3] Maître Eckhart, *Traités et sermons,* « Entretiens spirituels XII », trad. A. de Libéra, Paris, GF, p. 97.

[4] Maître Eckhart, *Traités et sermons,* « Entretiens spirituels XII », trad. A. de Libéra, Paris, GF, p. 97.

[5] Extrait du préambule de la Constitution de l'OMS, tel qu'adopté par la Conférence internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946, entré en vigueur le 7 avril 1948.

La maladie

La langue anglaise nous enrichit en distinguant la *disease* (maladie objective, désordre biologique), de l'*illness* (vécu subjectif du malade) et *sickness* (contexte social). Le problème, c'est qu'il peut y avoir *desease* sans *illness* ou *illness* sans *desease*. Nous verrons que lorsque Jésus guérit dans l'évangile, il guérit selon ces trois modalités en réintégrant la malade dans la société.

La santé et la guérison

Des philosophes et des médecins ont réfléchi à la guérison.

- Pour Hegel, la maladie, « c'est la santé fixée » ! Guérir, ce sera donc « défixer ».
- Pour Canguilhem, la maladie ou plus largement l'épreuve, c'est la « diminution des possibles ». De ce fait, guérir, ce sera plutôt du côté des nouveaux possibles, de la capacité à ce que surgissent des premières fois au cœur même des dernières fois !

Continuons dans nos définitions de la santé :

- Hippocrate : « un état d'équilibre naturel »
- Aristote : « le plus grand bien puisqu'elle procure le plaisir et la vie »
- Leriche : « La vie dans le silence des organes »
- Canguilhem : « la capacité de tomber malade et de guérir » (+++)
- Quant à la guérison, on dit classiquement que c'est une *restitutio ad integrum*.

La grande santé, ou la grande liberté

Il y a pourtant des témoins qui ont décrit un phénomène très paradoxal et très juste, la « grande santé ». Nietzsche tout particulièrement a des pages étonnantes dans lesquelles il explique avoir trouvé au cœur même de sa maladie, une santé supérieure, une grande santé. Je pense à certains détenus qui ont incontestablement trouvé douloureusement une liberté neuve que personne ne pourra détruire, au cœur de la privation de liberté. La grande santé et ceux qui la portent nous invitent à confesser la grandeur de l'homme, jusque dans sa misère. A maintes reprises, Pascal montre que l'homme n'est pas un animal, car il est capable de grandeur au cœur même de sa misère[6] : la grandeur de l'homme est « si visible qu'elle se tire même de la misère ».

Et c'est dans le secret que l'homme captif peut apprendre à l'homme libre la grande liberté, cette capacité de rebond, cette grandeur qui, sans nier la misère, s'en détache par la pensée. L'homme à terre peut apprendre aux verticaux ce que c'est que marcher. L'homme malade peut apprendre à ses compagnons ce qu'est la grande santé. L'homme moribond parfois peut donner aux vivants une leçon de vie… Mais est-ce là guérir ?

Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas imposer cette expérience. Chacun traverse l'épreuve comme il peut, et personne ne peut résoudre l'énigme du mal et du malheur, sauf à se retrouver comme les amis de Job, qui parlent beaucoup « théoriquement » mais ne rejoignent pas Job dans son expérience, car ils ne l'écoutent pas.

Il est temps de s'approcher de l'évangile, car Jésus ne cesse de guérir, en vrai, des gens. Alors, que faire des demandes de guérison ?

---

[6] Blaise PASCAL, *Les Pensées,* fragment 305, édition de Francis Kaplan, Paris, Cerf, 2005, p. 213.

b. Comment le Christ guérit ?

Pardonnez ce long détour, mais il me semble que ce qui pourrait nous aider c'est d'une part de contempler comment le Christ guérit, puis de nous attarder à une expression de Paul très énigmatique « discerner le corps ».

Lorsque Jésus guérit, il guérit des hommes de maladies (souvent de maladies de la relation comme la lèpres, l'aveuglement, la surdité), des possessions (tout ce qui rend esclave). Ensuite, il guérit le tissu social lui-même : il réintègre l'homme guérit dans son tissu de relation : souvenez vous du démoniaque gérasénien (Marc 5). Paul Beauchamp lit ce texte en montrant que le véritable malade est le peuple gérasénien qui a expulsé l'homme et l'a violenté au point de l'enfermer avec des chaines dans des tombeaux (je suis très sensible à ce texte du fait de mon travail en prison), et que la guérison ne peut être que celle de l'homme ET des Gérasséniens qui à la fin peuvent de nouveau vivre ensemble !

Mais il y a autre chose que fait Jésus (et là Jacques Ellul est mon maître). Matthieu nous rapporte une scène où Jésus est allé chez Pierre et guérit sa belle-mère puis d'autres malades. Et ajoute Matthieu : « *Ceci afin que s'accomplisse ce qui avait été annoncé par Isaïe le prophète. Il a pris sur lui nos infirmités, il s'est chargé de nos maladies.* » (Mt 8, 17). Le texte de Matthieu fait clairement allusion à Is 53,4 : « *Ce sont nos souffrances qu'il a porté, c'étaient nos douleurs dont il était chargé.* » (Is 53,4).

Le texte d'Isaïe semble dire que ce n'est pas seulement le mal moral que Jésus prend sur lui, mais bien aussi le mal physique, nos maladies, nos douleurs. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Est-ce que cela voudrait dire que Jésus deviendrait aveugle en guérissant un aveugle ? Ce serait absurde. Ce dont il s'agit, dit Ellul, c'est bien « que toutes les souffrances de l'aveugle en tant qu'aveugle, ou du lépreux en tant que lépreux, Jésus les prend sur lui sans qu'il soit nécessaire qu'il en ait les signes extérieurs […] C'est pourquoi le miracle n'a pas besoin d'être universalisé : lorsqu'il guérit un lépreux, Jésus souffre de la souffrance du lépreux, et de ce fait, souffre pour tous les lépreux[7]. »

Autrement dit, ce que fait Jésus quand il guérit un aveugle, c'est qu'il porte la malédiction de la maladie de l'aveugle pour que tous les aveugles soient sauvés, soulagés de cette malédiction. La façon dont Jésus guérit, c'est de porter seul toute malédiction sur ses épaules pour détacher la maladie de la malédiction (il sépare le malheur de la faute).

Par le Christ nous pouvons croire que la maladie n'est plus maudite, elle n'est plus une condamnation. *C'est cela que nous devons annoncer aussi à nos pèlerins*. Alors, si Dieu veut, nous pouvons vivre quelque chose comme « la grande santé ».

Je voudrais faire ici deux incises conclusives :

- Cette façon de séparer la maladie de la malédiction devrait nous inciter à une très grande prudence dans le domaine des « guérisons psycho-spirituelles », qui peuvent être parfois une forme de manipulation (et le développement personnel n'est pas en reste, exemple l'ennéagramme).
- Le sacrement de l'onction des malades comporte une dimension pénitentielle, non que la maladie serait liée au péché, mais parce qu'elle nous affaiblit, elle nous rend plus vulnérable à nos pentes glissantes. Ce sacrement nous fait revivre la séparation entre maladie et malédiction en nous donnant la force de croire que la malédiction a été vaincue, et qu'en Christ nous sommes vainqueurs du péché. Ce qui signifie que nous pouvons nous occuper ensuite « tranquillement » de notre maladie sans la mélanger à la faute.

[7] Jacques ELLUL, *Le défi et le nouveau,* p. 958.

c. « Discerner le corps » ?

Dernier point à partir d'une expression de Paul, lorsqu'il parle de l'eucharistie :

> **20** Donc, lorsque vous vous réunissez tous ensemble, ce n'est plus le repas du Seigneur que vous prenez ; **21** en effet, chacun se précipite pour prendre son propre repas, et l'un reste affamé, tandis que l'autre a trop bu. **[…]**
> **26** Ainsi donc, chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. **27** Et celui qui aura mangé le pain ou bu la coupe du Seigneur d'une manière indigne devra répondre du corps et du sang du Seigneur.
> **28** On doit donc s'examiner soi-même avant de manger de ce pain et de boire à cette coupe. **29** Celui qui mange et qui boit mange et boit son propre jugement (*krino*) s'il ne discerne (*diakrinein*) pas le corps du Seigneur.
> **30** C'est pour cela qu'il y a chez vous beaucoup de malades et d'infirmes et qu'un certain nombre sont endormis dans la mort. **31** Si nous avions du discernement (*diakrinein*) envers nous-mêmes, nous ne serions pas jugés (*krinein*). **32** Mais lorsque nous sommes jugés (*krinein*) par le Seigneur, c'est une correction (*paideuô*) que nous recevons, afin de ne pas être condamnés (*katakrino*) avec le monde. **33** Ainsi donc, mes frères, quand vous vous réunissez pour ce repas, attendez-vous les uns les autres ; **34** si quelqu'un a faim, qu'il mange à la maison, pour que vos réunions ne vous attirent pas le jugement du Seigneur. Quant au reste, je le réglerai quand je viendrai. (1 Co 11, 20-34)

Il s'agit de la vie de l'Église : « lorsque vous vous réunissez ensemble ». La consigne conclusive de ce passage ne manque pas d'étonner : « *attendez-vous les uns les autres* ». Il me semble que cette consigne va au delà d'une simple remarque sur les horaires de la messe. Attendez-vous les uns les autres, c'est vraiment un message pour vous, pour nous, qui sommes au cœur de l'Église, les « pratiquants » : il s'agit d'attendre les autres. Et le lieu où se vérifie la réalité du souci des autres, c'est précisément la communion eucharistique. Pour le dire autrement, nous y venons pour les autres. Car nous serons sauvés ensemble, ou pas du tout.

« Discerner le corps », du verbe *diakrinein* en grec, c'est distinguer ce qui est du corps du Seigneur et ce qui ne l'est pas. Le mot jugement (*krinein*) est comme encerclé entre le discernement (*diacrinein*) et l'absence de condamnation (*katakrinein*).

Qu'est-ce donc que « discerner le corps » ? C'est peut-être laisser le temps à chacun de trouver son chemin vers le Christ. Ces chemins seront variés, car toute aventure de foi est singulière. Cela passera par la piété populaire de nos sanctuaires, mais aussi par les occasions que nous aurons créées pour rejoindre ceux qui ne viennent pas. Je pense par exemple à Henri Gesmier, chapelain du Mont saint Michel qui a organisé plusieurs années de suite une journée pour les parents qui ont perdu un enfant. La communauté des moniales de Beaufort assurait la liturgie avec des chants très beaux et simples. Une conférence était donnée par quelqu'un, puis un repas tiré du sac, en prenant le temps. On terminait la journée par une marche vers le Mont. Rien de bien compliqué, vous voyez ; mais une préoccupation : rejoindre les gens, surtout ceux qui sont éprouvés. Afin qu'ils puissent croire un jour dans leur chair que le malheur qu'ils ont traversé n'est pas une malédiction ; car le Christ a pris sur lui toute malédiction pour nous en délivrer.

Des gens peuvent venir en ignorant même la question qu'ils portent en eux. Simplement ils cherchent une forme de paix. Ce peut être dans la foule qu'ils vont la trouver, ou devant un beau vitrail d'un petit sanctuaire. Chaque sanctuaire a sa couleur propre et son

talent propre. A vous de chercher et d'affiner la singularité de votre sanctuaire et d'inventer la façon dont les personnes y trouveront la paix, y compris en les rejoignant là où ils sont.

Conclusion

Pour conclure, une histoire

> Un jour qu'on demandait à un Rabbi (dont le grand-père avait été un disciple de Baal Shem [le fondateur du hassidisme], de raconter une histoire, il répondit : « Une histoire, il faut qu'on la raconte de telle sorte qu'elle agisse et soit un secours en elle-même. » Puis il fit ce récit : « Mon grand-père était paralysé. Comme on lui avait demandé de raconter quelque chose de son Maître, il se prit à relater comment le Baal Shem, lorsqu'il priait, sautillait et dansait sur place. Et pour bien montrer comment le Maître le faisait, mon grand-père, tout en racontant, se mit debout, sautillant et dansant lui-même. A dater de cette heure, il fut guéri. Eh bien, c'est de cette manière qu'il faut raconter »[8].

Je crois que c'est de cette manière qu'il nous faut vivre et annoncer l'évangile à ceux qui fréquentent nos sanctuaires et à ceux qui pourraient être amenés à les fréquenter si nous savons les rejoindre.

Sœur Anne Lécu, o.p

[8] Martin BUBER, *Les récits hassidiques 1*, Paris, Points Seuil, 1978, p. 4.